

LA TOUR-BLANCHE.

(Suite)

DERRIÈRE LA SCÈNE.

Tandis que Rose et Béatrice étaient à regarder la salle, l'orchestre, ses galeries et ses loges, elles furent rencontrées par le régisseur qui ne se gêna pas pour les gronder toutes les deux pour être là, où elles n'avaient pas affaire.

— Allez-vous-en vite ! crai-t-il. Jeune Papino, que je vous y reprenne. Je rendrai compte à votre père de votre conduite. Allons, dépêchez-vous ; vos amies sont en haut dans le premier salon. Voulez-vous vous en aller, petites coureuses.

— Ne parlez pas à ces pauvres enfants avec tant de sévérité, Monsieur Daubrée, dit une belle et jeune dame, qui était mise avec élégance.

C'était l'un des principaux personnages de la maison ; elle était sur la scène, répétant son rôle, et elle avait jeté un cri d'effroi lorsqu'elle avait vu M. Daubrée et les deux enfants sur le point de disparaître dans l'orchestre

— Ma chère madame, répondit le régisseur, ces petites gens n'ont point affaire ici, du moins pour le moment. Elles sont comme de petits chiens gâtés ; toujours sous les pieds de quelqu'un. Voyons, allez-vous dégourpir, petites vermines ?

— Mais vous êtes un monstre, s'écria une vieille dame, qui avait généralement pour partage les rôles de vieilles filles et de matrones. Restez, mes petites, attendez un moment, pauvres chéries, je crois que vous attrapez plus de coups que de gâteaux.

Elle courut à une chaise, sur laquelle était un énorme sac dans lequel elle plongea la main.

— Cela ne marchera pas aujourd'hui, s'écria M. Daubrée en se frottant le nez, et en profitant de l'occasion pour parler à un monsieur qui écrivait à une table placée dans un coin, près de l'avant-scène, et qui occupait l'emploi de copiste.

— Comme cela se trouve bien, s'écria la jeune dame que nous avons signalée j'ai justement une boîte de bonbons. Venez, mes petites, tendez vos mains.

En parlant ainsi, elle ouvrit un petit sac en cuir bleu qu'elle avait au bras, et en tira une jolie boîte.

Rose, attirant Béatrice avec elle, et faisant une révérence à la dame, lui dit de sa voix la plus douce ;

— Merci, mademoiselle Blanche Souville, je vous remercie beaucoup.

La dame âgée arriva en ce moment avec deux morceaux de pain d'épice.

— Allons, mes chéries ! dit-elle.

Mais un monsieur d'un certain âge lui enleva adroitement les deux morceaux des mains, et les présentant, l'une à Rose et l'autre à Béatrice, il leur dit avec un air moqueur et solennel :

— Prenez, mes petites ! je ne me suis jamais repenti de faire le bien.

Rose prit les bonbons et les gâteaux, mais, à la surprise de ceux qui l'entouraient, Béatrice refusa de rien accepter, et cela, avec une fierté qui provoqua toutes sortes de remarques. Il était évident que son refus n'était pas dicté par un sentiment de dédain, et mademoiselle Blanche Souville la regarda avec un véritable étonnement. Elle se retourna brusquement vers Rose et dit :

— Quel est votre nom ?

— Rose Papino.

Mais votre campagne n'est pas votre sœur ?

— Non, oh ! non ! répondit Rose avec enthousiasme. Elle est une vraie demoiselle, elle, j'en suis sûre. Tenez, ajouta-t-elle d'un ton triomphant, en enlevant soudainement le chapeau de Béatrice et en secouant les tresses d'or de ses cheveux qui la couvrirent comme d'un voile.

— Ciel ! quelle charmante enfant, s'écria mademoiselle Souville.

— Angélique ! murmura l'autre femme.

— Ravissante ! dit le monsieur.

— En vérité, mesdames, cria le régisseur, nous n'en finirons pas aujourd'hui. Oh ! Oh ! ajouta-t-il en apercevant Béatrice.

— Oh ! oh ! répéta une voix près d'eux, avec un accent d'étonnement et d'indignation.

Celui qui parlait ainsi n'était autre que M. Papino, qui se mit à courir après sa fille. Celle-ci fut assez agile pour lui échapper, et, après plusieurs tours et détours, vint se réfugier au milieu des messieurs et des dames, qui s'étaient montrés bons pour elle. Papino l'y poursuivit.

— N'allez-vous pas finir, monsieur Papino ? cria le régisseur. Il est incroyable que vous vous permettiez de venir ainsi sur la scène. Emmenez vos vermines avec vous.

M. Papino se sentit rappelé au sentiment de sa dignité. Il toisa M. Daubrée des pieds à la tête et dit :

— Excusez-moi, mais ce n'est pas là le langage de . .

— Ta, ta, ta ! cria M. Daubrée ; je vous dis . .

— Mais, dit un nouveau personnage, en apparaissant soudainement sur

la scène, notre belle princesse aux cheveux d'or qui doit paraître à l'onverture de la pantomime, est tombée malade, et il lui est impossible de jouer. M. Papino pense que sa fille pourra jouer le rôle, et il faut nous en assurer tout de suite. C'est une affaire sérieuse, vous savez.

C'était l'auteur qui parlait, et il trahissait une anxiété bien naturelle pour le succès de ses efforts. Cette anxiété était également ressentie par le directeur du théâtre, qui avait dépensé des sommes considérables pour que la féerie fût l'une des plus splendides qu'on eût jamais vues.

— La princesse aux cheveux d'or ! s'écria mademoiselle Souville ; et mais, mon cher monsieur, voici, pour ce rôle, le plus charmant personnage qu'on puisse imaginer.

Et elle désigna Béatrice.

— La belle Béatrice ! s'écria Rose, en battant des mains.

— Béatrice ! exclama M. Papino en plaçant une main sur ses yeux et l'autre sur son cœur, comme s'il eût éprouvé un sentiment de désespoir.

— La belle Béatrice ! dirent à la fois le régisseur et l'auteur.

— Une charmante enfant, en effet, murmura ce dernier, en examinant attentivement Béatrice.

— Juste ce qu'il nous faut, s'écria le régisseur.

L'auteur n'attendit pas davantage. Il prit Béatrice par la main et l'emmena en triomphe.

M. Papino le suivit, tantôt faisant un geste de menace à sa fille, et tantôt faisant mine de s'arracher les cheveux.

Rose marchait la tête baissée, et ayant l'air de trembler, mais étant intérieurement très-contente ; car elle croyait avoir fait la bonheur de son amie.

Lorsqu'elle pénétra dans ce qu'on appelait la salle de danse, Béatrice fut accueillie par des exclamations d'admiration.

M. Papino résista de toutes ses forces aux sollicitations de l'auteur, du régisseur et même du directeur. Il opposa l'engagement qui le liait à Rachel, aux termes duquel il était tenu de ne pas laisser Béatrice paraître en public avant un temps qui avait été déterminé. Mais il n'était pas de force à résister aux obsessions dont il était accablé, et il finit par céder.

Après une assez longue discussion, il fut décidé que Béatrice remplirait, dans le féerie, le rôle de princesse aux cheveux d'or. Le directeur, enthousiasmé, promit de faire de nouveaux frais pour que rien ne manquât au succès, et l'auteur voulut donner plus de développement aux paroles que devait prononcer Béatrice.

Devant tout ce colloque, Béatrice avait gardé le silence. Elle se soumettait à son sort sans enthousiasme, mais avec patience et résignation.

Toutes les jeunes filles, qui étaient en général plus âgées qu'elle, furent frappées de son air de supériorité. Elle leur faisait l'effet d'un être différent d'elles-mêmes qu'elles contemplaient et admiraient, mais qu'elles ne devaient pas toucher.

L'auteur de la pièce, après s'être entretenu avec elle, eut la même impression, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il se surprit lui donnant ses instructions avec toute la déférence dont il aurait usé envers une jeune comtesse.

Un moment, il rit de ce qu'il considérait comme une folie de sa part ; mais il fut bien forcé de s'avouer qu'elle était d'une autre nature que les autres, rien qu'en voyant la façon dont elle le remerciait de ses attentions.

A dater de ce moment, il ne cessa de songer à Béatrice.

— Il y a bien sûr un mystère là-dessous, se dit-il. Cette enfant est évidemment bien née, et il semble qu'elle s'efforce de cacher ce qui se trahit malgré elle. Elle doit souffrir horriblement de sa situation. Je parierais que quelque drôle l'a fait disparaître de sa sphère pour s'emparer de sa fortune. C'est une énigme dont j'aurai la solution.

Pour abrégé, nous dirons que M. Papino, après bien des luttes avec sa conscience, se mit enfin courageusement à l'œuvre, pour préparer Béatrice à faire ses débuts. Au bout de peu de temps, il y mit d'autant plus d'ardeur que Béatrice comprenait ses leçons avec une intelligence merveilleuse, et qu'elle les mettait en œuvre avec une grâce que l'art seul aurait été impuissant à communiquer.

Enfin, le moment de la première représentation arriva, et il fut décidé qu'un soir, qui était juste la veille de Noël, il y aurait une grand répétition à laquelle assisteraient seulement certaines personnes qu'on inviterait spécialement.

Béatrice savait parfaitement son rôle, et l'on s'attendait à ce que son apparition produirait une grande sensation.

C'est ce qui eut lieu.

Sa robe se composait d'un tissu d'argent bleu clair, et qui était couvert d'imitations de diamants qui brillaient de milliers de feux. Ses beaux cheveux d'or étaient relevés sur ses tempes, passaient sous une couronne d'argent, et puis tombaient comme un manteau sur ses épaules. Dans sa main elle tenait un bouquet de fleurs qu'elle semblait avoir cueillies à l'instant.

Les invités arrivèrent, — on joua l'ouverture, le rideau se leva, et la pièce commença. Deux ou trois scènes passèrent. Le prince Charmant apparut poursuivi par les démons des cavernes sulfureuses. Ceux-ci voulaient lui faire perdre son chemin au milieu d'un orage. Mais le prince avait une amie dans la bonne fée Perle qui, par un coup de sa baguette magique, lui fraya une route à travers les marais, par laquelle il

parvint sur le territoire du roi des Iles du Corail. Après qu'il eut atteint un lieu charmant, comme les ombres de la nuit approchaient, il s'aperçut qu'il était fatigué, étendit les bras, et puis se coucha et s'endormit aux sons d'une douce musique.

L'obscurité se fit sur la scène.

Non loin du banc de fleurs sur lequel le prince était supposé reposer, il y avait une jolie petite pièce d'eau.

Du sein de cette pièce d'eau s'élevèrent lentement une série de branches de corail, s'étendant dans toutes les directions, jusqu'au sommet du théâtre. Puis, tandis que le musique jouait lentement, le centre s'ouvrit graduellement, et l'on vit apparaître, enveloppée dans un flot de lumière électrique, notre héroïne, la belle Béatrice.

Elle était immobile, le visage tourné vers la salle.

D'une voix argentine et singulièrement distincte, elle dit, en montrant ses fleurs :

— Pour toi.

A ce moment, un cri perçant partit d'une loge voisine de l'avant-scène, et il parut qu'un accident venait d'y arriver.

XXII.

LE COUP DE THEATRE.

Le duc de Flamanville avait une loge louée à l'année au théâtre où se jouait la féerie dans laquelle devait paraître Béatrice. Il n'est donc pas étonnant que le directeur l'eût mis au nombre des personnes privilégiées qu'il avait invitées à la répétition générale.

Le duc lut la lettre que le directeur lui avait adressée, et regarda la billet. Il allait le jeter sur la table, avec une expression de désappointement, quand ses yeux s'arrêtèrent sur la ligne suivante :

La princesse aux cheveux d'or, par la belle Béatrice.

Une étrange vibration lui passa par le corps, mais il s'écria :

— Allons donc ! et jeta le billet.

Il se renversa dans son fauteuil, et tomba dans une rêverie. Son front était contracté, et il avait les lèvres serrées.

Soudain, il reprit le billet et relut la ligne qui avait attiré son attention. Il vit au-dessous une seconde ligne, qu'il lut aussi avec intérêt, et qui était ainsi conçue.

Ses premiers débuts au théâtre.

Dix fois il lut et relut ces deux lignes, et puis il remit le billet sur la table.

—Une absurdité, murmura-t-il. La seule chose remarquable dans cette coïncidence, c'est que les deux Béatrices soient blondes, qu'elles aient des cheveux d'or.

Il réfléchit de nouveau. Il prit la lettre dont le directeur avait accompagné l'envoi du billet, et le relut. Et puis il examina encore le billet.

Cette ligne : *La princesse aux cheveux d'or, la belle Béatrice*, semblait avoir une fascination à laquelle ses yeux ne pouvaient résister.

—Il y avait un enfant volé, murmura-t-il, la sœur jumelle, ai-je entendu dire, de la pauvre petite Béatrice de Romilly. Il est étrange qu'on n'ait jamais entendu parler d'elle. Il est étrange que le baron ne l'ait pas nommée dans son testament. Elle serait propriétaire de la Tour-Blanche, si elle revenait, et si elle pouvait prouver son identité. Ce serait drôle... très-drôle. Il court des bruits assez désagréables parmi les fermiers de la propriété. L'on se permet des allusions que ne sont rien moins que flatteuses. J'avoue que je voudrais pour beaucoup n'avoir rien à voir dans cette maudite affaire. Je ne sais comment cela finira. Dans tous les cas, si j'ai à souffrir, ce ne sera pas impunément. On me payera le principal et les intérêts ; j'y suis bien décidé.

Ses regards se reportèrent sur le billet.

—Belle Béatrice, murmura-t-il ; son premier début au théâtre. Par Jupiter ! j'irai. Oui, ajouta-t-il en baissant la voix, et elle m'accompagnera. Oui, oui... Fa ! c'est une bonne idée.

Il plia le billet soigneusement, et le plaça dans un pupitre qu'il ferma à clef. Il sonna ensuite vivement.

Aussitôt arriva le jeune homme à la figure jaune qui avait introduit le docteur Vargat, le jour où il avait renouvelé connaissance avec Hélène, dans la pièce voisine de la galerie de tableaux.

Il glissa dans l'appartement sans bruit, et s'arrêta à quelques pas du duc.

Celui-ci qui connaissait la singularité de ses mouvements, dressa la tête, et, le regardant d'une certaine façon, lui dit :

—Sylvain, pourriez-vous me dire si M. Rivolat est à Paris, en ce moment ?

—Il y est, oui, monsieur le duc.

—Vous en êtes sûr ?

—Parfaitement sûr, monsieur le duc. Des affaires d'intérêt privé le retiendront à Paris encore huit jours au moins, après quoi il se rendra en Bretagne où il séjournera quelque temps.

Le duc grinça des dents, mais sans manifester d'autre émotion.

—Nous aussi nous irons à la campagne, murmura-t-il.

Puis il étendit la main vers Sylvain, et dit :

—Vous pouvez vous retirer.

Sylvain hésita, comme s'il eût eu sur l'esprit quelque chose qu'il aurait voulu communiquer au duc, mais apparemment que l'air de son maître le retint, et il quitta l'appartement de la même façon qu'il était entré.

—Après quelques minutes de réflexion, le duc se leva et se dirigea vers l'appartement d'Hélène.

Valentin, le page de la duchesse, en le voyant approcher, comme s'il eût obéi à un ordre reçu d'avance, courut vite dans le boudoir de sa maîtresse, où celle-ci était assise, lisant une lettre et il la prévint de l'arrivée du duc.

Hélène cacha vivement sa lettre, et quand son mari entra, elle avait les joues un peu animées. Mais cette animation se dissipa graduellement et avant que le duc eût fait connaître l'objet de sa visite, elle avait repris son teint habituel.

Le duc lui parla avec moins de contrainte qu'il n'en montrait depuis quelque temps, et elle fut surprise de le voir la plaisanter sur la réclusion volontaire à laquelle elle se condamnait.

Après quelques paroles indifférentes, il lui exprima son désir qu'elle l'accompagnât au théâtre, pour assister à la répétition générale d'une grande féerie qui, disait-on, devait surpasser en prodiges tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour.

La duchesse fut surprise. Avec cette intuition particulière aux femmes, elle se demanda quel pouvait être le motif de cette proposition. Elle ne doutait pas que le duc n'eût un but ; mais quel était ce but ? Voilà ce qu'elle ne pouvait imaginer.

Elle avait bien entendu parler déjà de la jeune actrice à laquelle il était fait allusion ; mais elle n'avait rien vu là qui pût éveiller ses soupçons. Enfin, elle accepta la proposition, avec un air de franchise parfaitement simulé.

—J'ai peur que cela ne vous ennuie, dit le duc, qui ne put réprimer un sourire de satisfaction.

—Dans votre compagnie, duc, impossible ! répliqua-t-elle d'un ton hardie.

—Vous me flattez, madame, répondit-il en la regardant fixement, à travers ses paupières à demi fermées. Je n'espérais pas vous voir accepter avec tant de grâce.

—Vos désirs sont pour moi des ordres, dit elle avec un léger ricane-ment.

Le duc lui prit la main, la porta à ses lèvres et imprima sur ses doigts le plus glacial des baisers. La Duchesse sentit un frisson lui courir dans les veines, et elle détourna la tête.

Il laissa retomber sa main, indiqua brièvement le jour où devait avoir

lieu la répétition générale, et l'heure à laquelle la voiture serait prête. Ensuite il prit congé d'elle.

Quand il fut parti, elle s'assit, pressa ses mains contre ses tempes, et se plongea dans les réflexions les plus profondes et les plus cuisantes. Elle voulait savoir quel était le but du duc en lui faisant une proposition qui, dans des circonstances ordinaires, aurait été la chose la plus naturelle du monde, mais qui, dans la situation où ils étaient réciproquement, était plus que singulière.

Elle se mit la tête à l'envers, et fut forcée d'y renoncer. Elle résolut de se préparer à quoi que ce fût qui arrivât, et s'il survenait des difficultés, à les combattre avec tous les moyens qu'elle aurait à sa disposition.

Elle tira la lettre qu'elle avait cachée à l'approche du duc, et se remit à la lire. Cette lettre était de Vargat, qui lui donnait quelques renseignements sur Rachel, dont il assurait avoir trouvé les traces. Elle contenait, en outre, des demandes d'argent, et aussi celle d'une entrevue,—le tout accompagné d'insinuations et de suggestions qui la remplissaient de crainte et d'horreur.

Elle commençait à sentir qu'elle avait payé et qu'elle continuait à payer infiniment plus cher qu'elle ne valait la couronne qui ceignait son front.

Malgré tout, elle répondit à la lettre, mais brièvement, d'une façon sèche, impérieuse, comme si elle n'eût fait aucun cas de la haine de Vargat, et eût méprisé son inimitié.

Cela ne l'empêcha pas de joindre à sa lettre la somme qu'il avait demandée, et elle ne refusa pas positivement l'entrevue qu'il sollicitait. Elle se contenta de dire qu'il lui était impossible en ce moment de lui assigner un rendez-vous, pour apprendre ce qu'elle n'osait confier au papier, mais qu'aussitôt qu'elle en trouverait l'occasion, elle s'empresse-rait de l'en informer.

Quand elle eut fini et mis l'adresse, elle sonna son page Valentin, lui remit la lettre, en lui ordonnant de la porter à la poste la plus proche, et de revenir après l'avoir mise dans le boîte.

Quand Valentin arriva à la poste, il lui fut impossible de trouver la lettre, quoiqu'il se rappelât parfaitement l'avoir serrée dans la poche de côté de son paletot.

Il tourna et retourna toutes ses poches, et fouilla jusque dans la doublure de ses vêtements, mais en vain. Il se souvint soudainement que, en quittant les appartements de la duchesse, il avait rencontré Sylvain, le valet de chambre du duc, et que, un moment, ils avaient lutté en jouant tous les deux, mais ce n'avait été qu'un moment.

Il retourna à la maison et se mit à la recherche de Sylvain.

Il le trouva dans sa petite chambre, assis à une table, et écrivant. Sylvain leva la tête, mais se remit aussitôt à sa besogne.

— Sylvain, murmura Valentin, j'ai perdu une lettre que la duchesse m'avait confiée.

— En vérité ? s'écria Sylvain avec calme.

— Oui, répliqua l'enfant. Ne serait-elle pas tombée de ma poche quand tu m'as fait pirouetter, au moment où je passais près de toi ?

— Je n'en sais rien, répondit Sylvain avec indifférence ; j'ai ramassé une lettre dans le corridor tout à l'heure, est-ce toi qui l'avais perdue ?

— Oui, s'écria Valentin avec vivacité. Où est-elle ?

— Là, sur la table.

Il indiqua un billet qui était au milieu de quelques papiers.

Valentin le saisit, et l'examina en ouvrant de grands yeux.

— Est-ce celle que la duchesse t'a remise ? demanda Sylvain en le regardant fixement.

— J'en suis sûr, répondit Valentin ; voilà les initiales dans le coin de l'enveloppe.

— Il suffit, dit Sylvain en souriant d'une façon singulière. Va la mettre à la poste, et sois plus soigneux une autre fois.

— Je profiterai de la leçon. Merci, Sylvain, je te suis bien obligé.

Valentin porta sa lettre et revint dire à la duchesse qu'il avait fait sa commission. Il ne souffla pas mot de l'incident qui avait eu lieu, et Hélène, l'air parfaitement tranquille, sonna sa femme de chambre.

Elle sortit ensuite, fit quelques visites et se rendit chez un libraire en renom pour examiner les livres nouvellement publiés et voir s'il y en avait quelques-uns de nature à exciter sa curiosité.

Tandis qu'elle était en train d'examiner quelques brochures que le libraire lui avait apportées, Ernest Rivolat, — comme par hasard, — entra dans le magasin et, naturellement, la salua et une conversation s'engagea entre eux.

Il offrit à la duchesse de l'aider dans le choix de sa collection, et s'arrangea de manière, en lui recommandant particulièrement la lecture d'un livre, à glisser un billet entre les pages.

Il venait de lui remettre ce livre, quand, à leur surprise, le duc de Flamanville entra et s'avança vers eux.

Hélène jeta sur lui un coup d'œil. Elle s'imagina qu'il y avait une expression extraordinaire sur ses traits, tandis que ses regards se portaient sur Rivolat. Néanmoins, il y avait sur ses lèvres un sourire, qu'il fut naturel ou non.

Il dit à Hélène.

— J'ai aperçu la voiture à la porte, et, avec votre permission, duchesse, j'en profiterai pour retourner à la maison. Il fait un détestable vent d'est qui vous perce jusqu'aux os. Comment allez-vous, Rivolat ? Je pensais justement à vous, au moment où je vous ai aperçu.

— Vraiment ! répondit Rivolat avec le plus grand sang-froid.

Hélène avait rougi un peu en répondant au duc par un signe de tête affirmatif, mais elle ne tarda pas à redevenir calme comme à son habitude.

— Oui, repliqua le duc. La Duchesse et moi nous devons aller voir la féerie qu'on dit être la chose la plus merveilleuse qu'il y ait jamais eu ; ce n'est qu'une répétition générale, mais cela promet d'être très-curieux. Nous avons une place dans notre loge. Voulez-vous venir ? Ne dites pas non, je sais que cela vous amusera. Il y a là des acteurs qui seront excessivement drôles.

Il aurait été difficile de dire qui fut le plus étonné de cette proposition, de la duchesse ou de Rivolat.

Tous deux dissimulèrent leurs émotions avec une habileté consommée, mais il y eut un silence frappant.

Rivolat, dont la conscience était loin d'être sans reproche, et dont les relations avec le duc étaient assez froides, depuis quelque temps, se demanda pourquoi il lui offrait de partager sa loge. Hélène demeura convaincue que cette proposition cachait un but d'une très-haute importance pour elle, et qu'il était essentiel à sa sécurité qu'elle découvrit quel était exactement ce but.

Un coup d'œil fut échangé entre elle et Rivolat. C'était une question et sa réponse.

Ernest Rivolat remercia le duc, et accepta l'invitation. Le duc indiqua le jour et l'heure où devait avoir lieu la répétition, et il invita Rivolat à venir dîner avec eux, à cette occasion, à six heures, une heure plus tôt que d'habitude.

Rivolat, après avoir interrogé la duchesse du regard, accepta également cette invitation, et immédiatement après, prétextant une affaire, il partit.

Hélène choisit à la hâte un certain nombre de livres, que le commis porta dans la voiture, en y comprenant celui dans lequel Rivolat avait glissé son billet.

La duchesse craignait de faire naître des soupçons en gardant ce livre dans ses mains. Sa conscience, comme celle de Rivolat, la troublait.

Quand elle fut arrivée à l'hôtel, elle se rendit dans son boudoir, et dit à sa femme de chambre d'aller lui chercher les livres qui étaient dans la voiture.

Cette dernière se rendit dans l'antichambre, croyant qu'on les y avait

déposés ; mais elle ne les y trouva pas, et apprenant que la voiture était partie, elle se mit à la recherche de Valentin.

Valentin, non plus, n'avait pas vu les livres, mais il apprit que Sylvain les avait pris, sans doute pour les porter à la duchesse.

Valentin courut après Sylvain, mais celui-ci n'était pas dans sa chambre, non plus que dans l'appartement du duc, ni nulle part dans la maison.

Enfin, au bout d'un temps assez long, il le rencontra dans le corridor qui conduisait chez la duchesse, et Sylvain, du plus loin qu'il le vit, l'accueillit par des reproches :

—Jamais là quand on a besoin de vous, cria-t-il, je vous cherche depuis une heure. Tenez, voilà des livres qui sont pour la duchesse. Je les ai trouvés dans l'antichambre où chacun pouvait les prendre. Il faudra être plus attentif, mon garçon, sans quoi on vous remerciera. Portez cela à la duchesse tout de suite. Il est possible qu'il y ait dedans quelque chose dont elle ait besoin.

L'enfant prit les livres, en ayant bien envie de dire à Sylvain qu'il n'aurait pas dû y toucher, que ces choses-là ne le regardaient pas ; mais il avait peur de lui, et il préféra se taire.

Il se rendit dans le boudoir d'Hélène, où celle-ci était assise, attendant son paquet de livres, et s'étonnant qu'on ne le lui apportât pas.

Mais elle se rassura en le voyant dans les mains de Valentin, et dit, non sans une certaine anxiété :

—Vous avez pris ce paquet dans la voiture et vous me l'apportez directement ?

—Oui, madame la duchesse, répondit Valentin en le déposant sur le bord de la table, près de laquelle elle était assise.

Valentin, en faisant cette réponse, baissa la tête pour cacher la rougeur qui couvrait ses joues, car il savait bien qu'il ne disait pas la vérité.

Hélène le renvoya et, dès qu'il eut fermé la porte, elle examina les livres avec anxiété. L'objet de ses recherches était juste dans celui qui était au fond du paquet. Elle saisit ce billet, et, sans l'examiner, elle le cacha, attendant pour le lire une occasion favorable, où elle serait sûre de n'être point interrompue.

Ce fut une chose regrettable dans son intérêt, car si elle l'eût examiné, elle aurait fait une découverte qui était pour elle de la plus haute importance.

Le soir du jour où devait avoir lieu la répétition générale, arriva enfin. Hélène l'avait attendu avec impatience, car elle désirait avoir la solution de l'énigme, et elle avait la conviction que cette soirée ne se passerait pas sans qu'elle fût soumise à quelque grande épreuve. Mais l'incertitude lui était plus pénible que ce péril.

Rivolat arriva à l'heure juste pour dîner. Le repas se passa froidement, quoique le duc se montrât plus aimable qu'il n'en avait l'habitude. Hélène

parla peu, et elle ne regarda pas une seule fois Rivolat. Ce dernier ne fit autre chose que de tomber dans des distractions, d'où il sortait en tressaillant, chaque fois qu'on lui adressait la parole.

On annonça que la voiture attendait. Le duc se rappela soudain que le billet était enfermé dans le pupitre où il l'avait placé, avec le billet-programme du directeur du théâtre, et il alla les chercher, laissant Hélène et Rivolat seuls.

Dès qu'il eut disparu, la duchesse posa la doigt sur le bras de Rivolat, et lui dit précipitamment : — Vous êtes cruel : vous voulez donc me perdre, me ruiner par vos exigences ? vous n'avez donc pas de raison, ni de pitié ?

— Et vous, en avez-vous ? répliqua-t-il vivement. Avez-vous donc oublié tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai supporté, tout ce que j'ai souffert pour vous ?

— Silence ! murmura-t-elle en lui serrant le bras.

Elle aperçut Sylvain, qui se tenait debout, à quelque pas d'eux.

Il était entré silencieusement, comme à son habitude, tenant sur son bras un pardessus pour le duc.

Hélène lui lança un regard plein d'éclair, mais lui, demeura dans une attitude de profond respect, la tête légèrement baissée, et ayant l'air d'avoir les yeux fixés sur le plancher.

— Le duc revint presque immédiatement après, armé des documents dont il espérait tant d'effet, et ayant toujours sur son visage ce même sourire inexplicable qu'il avait eu durant tout le dîner.

Rivolat donna le bras à Hélène pour gagner la voiture. Le duc les suivit, en mettant ses gants, et en riant silencieusement.

Ils montèrent en voiture et partirent.

Au moment où ils sortaient de la cour et entraient dans la rue, une exclamation s'échappa des lèvres de Rivolat.

Hélène suivit la direction de ses regards, et elle vit Vargat, debout contre le mur, et regardant la voiture avec des yeux où brillait une expression infernale.

Elle se renversa, en éprouvant comme une faiblesse au cœur.

Ils arrivèrent promptement au théâtre, et au bout de quelques minutes ils furent installés dans la loge.

L'ouverture était commencée et le rideau ne tarda pas à se lever.

La duchesse avait été placée, sur le désir du duc, de façon à ce qu'elle pût voir toutes les parties de la scène. Le duc s'assit au centre de la loge, mais il pria Rivolat de se mettre près de la duchesse, quoique un peu en arrière, enfin que, lui aussi, il pût aisément embrasser la scène.

Le duc plaça le programme sur la bord de la loge. Ni Hélène, ni Rivolat n'eurent le désir de l'examiner, et le duc sourit en observant leur indifférence.

Ni l'un ni l'autre, en effet, n'étaient préparés à ce qui allait arriver.

Les scènes se suivirent sans que personne fit de commentaires. Le duc sentait s'accélérer les pulsations de son cœur au point qu'il lui aurait été difficile de parler ; et Hélène et Rivolat, les lèvres serrées, et l'esprit inquiet, attendaient l'explication du mystère.

Enfin le prince Charmant, l'air fatigué, brisé, arriva sur le territoire du roi des îles de Corail ; il se coucha sur un banc de fleurs, et s'arrangea pour dormir.

On fit l'obscurité sur la scène, et la musique joua tout doucement. Hélène, sans s'expliquer pourquoi, ne put détacher ses regards de la pièce d'eau, se rappelant qu'elle avait vue la pareille dans les bois de la Tour-Blanche. Les eaux furent graduellement illuminées par une lumière douce, pâle, verte, et puis elles s'agitèrent. Au milieu de la mare s'élevèrent des branches de corail qui s'étendirent et finirent par prendre la forme d'un mausolée.

Ce tombeau de corail s'ouvrit par degrés, et alors apparut une charmante jeune fille.

A mesure qu'Hélène regardait cet enfant, ses cheveux se dressaient sur sa tête, son sang se glaçait dans ses veines, et une sensation d'horreur faisait trembler tout son corps ; elle eut dans les oreilles un affreux bourdonnement,

Et cependant, elle entendit le duc s'écrier : " Grand Dieu !" et Rivolat pousser une exclamation moins respectueuse.

L'espace qui contenait l'enfant était devenu tout entier visible, et Hélène put distinguer tous ses traits.

— Béatrice ! murmura-t-elle.

L'enfant parla. Elle reconnut le ton de la voix, et puis il lui sembla qu'un voile sombre passait devant ses yeux.

Un cri d'agonie échappa des lèvres d'Hélène, et elle tomba sans connaissance.

Presque au même instant, un grand mouvement se produisit de tous côtés, et de cent bouches à la fois sortit ce cri effroyable :

— Au feu !

XXIII.

LE DESEPOIR DE M. PAPINO.

Le duc et Rivolat furent stupéfaits par l'apparition de Béatrice. Rivolat fut encore plus surpris que le duc, s'il était possible, car rien ne l'avait préparé à un pareil événement.

Il avait beaucoup admiré Béatrice, lorsqu'il l'avait vue à la Tour-Blanche ; il n'avait pas oublié qu'elle s'était montrée gentille pour lui et qu'elle lui avait témoigné une amitié que d'autres lui refusaient. Il se rappelait parfaitement son visage, sa taille. S'il n'y avait eu qu'une ressemblance, il

aurait pu ne voir là qu'une coïncidence ; mais tout y était, la figure, la voix, et il lui était impossible de ne pas se dire que celle qu'il voyait là devant lui, était bien la fille du baron de Romilly.

Mais que pouvait signifier ce mystère ? Béatrice était morte ; elle avait été noyée dans une mare pareille à celle d'où il venait de la voir s'élever ; elle avait été enterrée : mais Rivolat était superstitieux par nature, et il fut saisi d'épouvante. Il s'imagina que c'était son esprit qu'il voyait devant lui, et qui venait crier vengeance.

Au même moment, un cri perçant retentit, et Hélène, tombant contre lui, glissa au fond de la loge.

Cette vue l'arracha à l'état de paralysie dans lequel il était tombé. Il se baissa vivement, releva Hélène, et la porta à la porte de la loge où il appela au secours.

Mais d'autres avaient commencé aussi à jeter des cris d'épouvante. Les loges s'ouvraient violemment, et une multitude de gens fuyaient avec égarement.

Puis il entendit crier : " Au feu !" et une sorte d'horreur le pénétra jusqu'aux os.

Etait-ce donc que le théâtre était en feu ?

Une forte odeur de brûlé arriva tout à coup jusqu' à lui.

Les dents serrées, et avec un redoublement d'énergie, il souleva Hélène dans ses bras, comme si elle eût été un enfant ; il se précipita vers l'escalier, mais au bout de quelques instants, il se trouva dans un corridor sans issue.

Alors, avec un sentiment de désespoir, il retourna sur ses pas, vers l'endroit où il entendait la foule luttant, se bousculant pour se frayer un chemin et gagner la rue.

Les cris qui retentissaient de tous côtés le rendirent comme fou. Il comprit, néanmoins, qu'il lui serait impossible de trouver une issue au milieu de cette foule affolée, et qu'il ne parviendrait qu'à se faire écraser.

Alors il se précipita du côté de la scène, franchit une porte, descendit quelques marches, et se trouva au bas d'un escalier. Il le gravit rapidement, et puis il en escalada un second, et vit en face de lui une large entrée dont les portes étaient barrées. Un bec de gaz brûlait à une petite distance : il aperçut la clef dans la serrure.

Hélène était toujours dans ses bras inanimée. Dans les combles du théâtre, continuait à se faire entendre un mugissement de mauvais augure. Malgré son fardeau, il réussit à tourner la clef et à ouvrir la porte.

L'air froid de la nuit frappa son visage, et il n'eut qu'un pas à faire pour être dans une rue relativement calme. Il avait eu la chance de rencontrer une issue réservée, et lui et Hélène étaient sauvés.

A quelques pas, il aperçut un fiacre, dont le propriétaire était à la

tête de son cheval, le tenant par la bride, et regardant, avec effroi, la scène qui se passait à la porte du théâtre.

Rivolat fut obligé de crier plusieurs fois avant de pouvoir attirer son attention ; mais enfin il y réussit. Le cocher, en lui voyant dans les bras une femme sans connaissance, se hâta de venir et d'ouvrir la portière de sa voiture.

—Seigneur Dieu ! dit-il, il paraît que le feu est au théâtre.

Rivolat ne lui répondit pas, mais il plaça soigneusement Hélène dans le fiacre.

Puis il tourna la tête en entendant les vociférations et les cris d'agonie des malheureux qui s'écrasaient les uns les autres en cherchant leur salut. Il vit plusieurs personnes se diriger vers lui, et il s'empressa de sauter dans la voiture, dont le cocher ferma vite la portière.

—A l'hôtel du duc de Flamanville, aux Champs-Élysées, cria-t-il.

Allez vite. De votre rapidité dépend l'existence d'une femme.

Le cocher grimpa sur son siège, et fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

Rivolat se pencha sur Hélène, et posa la main sur son front.

—Mon Dieu ! si elle était morte ! murmura-t-il en frissonnant.

De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front.

Encore une fois il avança la tête hors du fiacre, et il vit un monceau de flammes qui montaient dans le ciel en se tordant comme un serpent. Puis d'énormes étincelles se répandirent dans l'espace, et une noire fumée s'échappa du toit.

Il pensa au duc ; il songea aussi à cette enfant qui ressemblait si exactement à Béatrice, et il se renversa dans le fiacre, en poussant un gémissement.

La scène qui se passait dans l'intérieur du théâtre était bien autrement terrible que celle que nous venons de raconter.

Des deux côtés du théâtre il y avait des centaines d'enfants et de jeunes filles vêtues de robes de gaze, qui n'attendaient pour paraître que le moment où Béatrice aurait parlé. Le régisseur cherchait à maintenir en ordre tout ce petit monde quand retentit le cri poussé par Hélène. Tous les regards se dirigèrent du côté de la loge du duc de Flamanville ; mais au même moment, à l'effroi général, un morceau de toile enflammée tomba du théâtre, et fut poussée par l'air dans l'orchestre des musiciens.

Puis un second, un troisième tombèrent successivement et furent suivis d'une pluie d'étincelles. Alors retentit le cri : " Au feu ! "

La panique se répandit de tous côtés, et ce fut un *sauf-qui-peut*. De la scène, il y avait deux issues, dont l'une était encombrée d'une quantité de décors.

Dès l'apparition du péril, le régisseur se précipita au milieu des acteurs et supplia les spectateurs de sortir lentement et avec calme, afin d'éviter

les accidents, ajoutant qu'il n'y avait pas de danger, et que le feu allait être immédiatement éteint.

Mais tous ses efforts furent inutiles, et comme pour démentir ses assurances, un large rideau de flammes jaillit du faite et se répandit jusque vers le lustre.

Sur la scène régnait la plus épouvantable confusion ; plus de cent jeunes filles, toutes à peine vêtues, couraient éperdues dans tous les sens.

Beaucoup furent entraînés par ceux des acteurs qui se trouvaient là ; quelques-unes s'évanouirent. Les plus petites pleuraient de frayeur, et l'on eut un mal infini pour les soustraire aux flammes qui faisaient de rapides progrès.

On baissa le rideau, afin d'arrêter le courant d'air, et de limiter autant que possible l'action du feu. Mais la salle était déjà tellement embrasée qu'il restait bien peu d'espoir de la sauver.

Peut-être ne vit-on jamais plus de noblesse dans la nature humaine, plus d'héroïsme et de grandeur d'âme qu'il y en eut dans cette circonstance.

Les machinistes, les comédiens qui faisaient dans la pièce le rôle des démons, luttèrent contre l'élément destructeur avec un courage inouï, et ils se dévouèrent, sans égard pour eux-mêmes, plutôt que de laisser périr un de leurs semblables.

Il leur fallut une énergie incroyable pour sauver ces enfants qui ne pouvaient approcher de la fournaise sans voir leurs vêtements s'enflammer. Ils les enlevèrent dans leurs bras, les abritèrent contre leurs corps, et les transportèrent successivement à la porte d'entrée où des sergents de ville les prenaient et les déposaient dans des fiacres qu'on s'était empressé de requérir.

Parmi les plus braves, le plus audacieux était M. Papino. Une mère défendant ses enfants contre des sauvages, n'aurait pas eu plus d'ardeur ni plus d'acharnement qu'il n'en montra, quand il vit ses élèves menacées de disparaître dans l'incendie.

Malheureusement, il perdit d'abord la tête, et se mit à courir en se tortillant les mains, et en déclamant des citations dramatiques. Puis il appela les jeunes filles par leur nom, en leur disant de venir pour qu'il pût les abriter sous son manteau.

Le régisseur courut après lui, et, par quelques paroles bien senties, lui indiqua ce qu'il avait à faire. M. Papino comprit, et il suivit, avec courage, les instructions qui lui avaient été données.

Il prit deux des plus petites filles qui s'attachaient à lui, les couvrit de son manteau et les poussa ainsi jusque dans le salon, où il les déposa entre les mains de madame Papino, qui en avait déjà trois ou quatre accrochées à ses vêtements. Il revint ensuite, au galop, sur la scène en saisit d'autres, et cria à plusieurs de le suivre. Beaucoup, éperdues, allaient sans

savoir ce qu'elles faisaient, mais elles furent emportées *vi et armis*, par les démons et les machinistes.

Enfin, quand toutes, assurait-on, eurent été expédiées dans des fiacres pour retourner à la maison, sous la direction de madame Papino, notre professeur quitta la scène pour partir avec la dernière des jeunes filles restée avec lui. Mais il y avait un problème qui trottait dans son esprit, et dont il chercha la solution, tout en s'éloignant. C'était cette circonstance curieuse que, quoiqu'il eut appelé toutes ses élèves par leurs noms et que toutes eussent répondu, il en manquait cependant deux.

Il ne put s'expliquer cette énigme qu'au moment où deux agents de police les poussèrent pour faire place à des pompiers qui accouraient. Son regard, à cet instant, aperçut un nom qui brillait en grosses lettres sur une affiche. C'était celui de la "belle Béatrice". Il fut frappé d'horreur. Il ne l'avait pas sauvée ! ni sa fille Rose non plus ! C'étaient les deux noms qui manquaient à sa liste.

Il poussa un cri et retourna, en bondissant, en la scène. Il se mit à courir de tous côtés au milieu de la fumée, et des poutres qui tombaient, en criant de toutes forces :

— Béatrice, Rose !

Le démon de la caverne le saisit, et l'entraîna vers l'escalier, en disant :

— Au nom du ciel, Papino, allez-vous-en, ou vous allez être brûlé.

— Cela m'est égal ! cela m'est égal ! répondit-il. La belle aux cheveux d'or et mon enfant !... Mon enfant ! Elles sont dans les flammes. Je les sauverai ou je périrai avec elles.

— Impossible ! vociféra le comédien. Papino, vous ne pouvez plus sauver personne. Il n'y a personne ici, c'est moi qui vous le dis : elles doivent être en sûreté.

— Qui ! quoi ? De qui parlez-vous ? demanda un autre acteur, dont le front était inondé de sueur.

— Ma fille Rose ! Béatrice ! murmura Papino, en cherchant à leur échapper.

Le démon de la caverne lâcha Papino, et, reculant, s'écria :

— Que Dieu ait pitié d'elles ! Pauvres petites ! je les ai vues courir au haut de l'escalier, vers le salon, dès les premiers moments d'alarme. On ne les a pas vues depuis !

En achevant sa phrase, il se précipita sur l'escalier, mais comme il mettait le pied sur la première marche, il en sortit un énorme volume de fumée, avec une détonation qui le renversa par terre.

Papino qui l'avait suivi, s'acharna contre le danger, et gagna la quatrième marche ; mais là il tomba en arrière, à demi suffoqué.

Le comédien qui était derrière lui l'attira du milieu de la fumée.

—Allons, partez d'ici tous, cria un pompier ; tout l'édifice va s'écrouler dans moins de cinq minutes.

— Mon enfant ! cria Papino avec un redoublement d'énergie.

Son enfant ! répéta le premier rôle de la féerie, qui, tout en nage, était revenu voir s'il restait encore quelqu'un à sauver.

L'un des machinistes, avec de grosses larmes qui roulaient sur ses joues indiqua l'escalier que les flammes dévoraient déjà.

—Deux ! murmura-t-il d'une voix tremblante d'émotion : la petite Papino,—la petite princesse aux cheveux d'or !

Le premier rôle poussa une sorte de rugissement. Il s'élança, avec l'habileté d'un clown, à travers la fumée, franchit l'abîme dans lequel il était menacé de s'engloutir, et put s'accrocher à la rampe de l'escalier qui s'effondra derrière lui. Mais il était déjà en haut.

Le pompier, d'un ton d'autorité, et même en employant la force, poussa les autres hors de la scène.

—Notre vie est en péril ici, dit-il. Dans une minute ou deux le toit va s'abîmer. Quant à ce pauvre fou, il est perdu, à moins qu'il ne trouve moyen d'échapper par un autre côté.

—Il y a une fenêtre du salon qui donne sur la cour, cria un machiniste. Il pourra l'ouvrir et nous descendre les enfants par là. Le feu n'a, sans doute, pas encore atteint cette partie de l'édifice.

Papino et les autres coururent dans cette direction. Le pompier les suivit pour organiser des moyens de sauvetage.

Mais, quand ils arrivèrent dans la cour, ils virent la fenêtre en question illuminée par une lumière rouge qui semblait sortir d'une fournaise ardente. Soudain ils virent apparaître une figure, celle du Comédien.

Il était seul.

D'un coup de pied il fit sauter la fenêtre, et se suspendit par les mains à l'angle de la pierre, tandis que les flammes le poursuivaient en rugissant, comme si elles eussent été furieuses de voir leur proie leur échapper.

Des pompiers eurent vite planté une échelle contre le mur, et l'un d'entre eux alla prendre le comédien, et le descendit au milieu des bravos de la foule.

Papino courut vers l'acteur, pour le questionner, mais il le trouva sans connaissance. Il s'était évanoui d'épuisement, et on la porta dans la pharmacie voisine pour lui donner des secours.

Tout à coup le toit du théâtre s'écroula, avec un bruit épouvantable ; aveuglé, le cœur brisé, Papino se dirigea vers sa demeure.

Il lui aurait été bien difficile de dire comment il y arriva, ou comment il gagna la chambre où il vit sa femme, entourée des élèves, qui, encore toutes tremblantes, se serraient contre elles comme si le feu rugissait encore autour d'elles.

— Où est Rose ? où est Rose ? où est Béatrice ? cria Madame Papino d'un ton d'effroi, en voyant son mari rentrer seul.

Papino éleva les bras, tourna sur lui-même, et tomba en proie à de violentes convulsions.

XXIV.

DANS LES GRIFFES DU VAUTOUR.

Le docteur Vargat, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, était devant l'hôtel du duc de Flamanville, lorsqu' était sortie la voiture contenant le duc, Hélène et Rivolat.

Il était venu là dans l'intention d'obtenir une entrevue de la duchesse, secrètement, s'il était possible, sinon hardiment, ouvertement, avec une effronterie qui ne permettrait pas de le refuser.

Mais en voyant passer la voiture et en voyant Rivolat en compagnie de la duchesse, il éprouva un froid au cœur. Ses yeux brillèrent comme ceux d'un crapaud.

Au moment où la voiture traversait l'angle de la rue, il héla un fiacre et cria au cocher :

— Suivez cette voiture que vous venez de voir disparaître là-bas.

La fiacre partit au galop de ses chevaux, et Vargat, se renversant sur les coussins, passa sa main osseuse sur ses yeux et poussa une sorte de gémississement.

Au bout de moins d'un quart d'heure, le cocher arrêta brusquement ses chevaux, et se baissant vers Vargat il lui dit d'une voix enrouée :

— La voiture s'est arrêtée devant le théâtre ; faut-il vous y mener aussi, monsieur ?

— Non, répondit Vargat, je vais descendre ici.

Il sauta à bas du fiacre, paya sa course, et s'éloigna vers l'entrée du théâtre.

Hélène avec sa compagnie avaient déjà disparu et la voiture s'éloignait.

Vargat s'approcha pour prendre une place, et apprit, avec surprise, qu'il n'y avait que les privilégiés qui étaient admis. Mais il ne se déconcerta pas. Sa profession de médecin l'avait mis en relation avec beaucoup de monde, et il n'y avait guère de société où il ne connût quelqu'un. Il se rappela qu'il avait autrefois rendu service au directeur, et il lui fit demander l'autorisation d'assister à la répétition, — autorisation qui lui fut accordée.

Il alla se placer tout simplement au parterre, déposa son manteau et son chapeau sur une stalle à côté de lui, mit une paire de lunettes, et s'assit avec le plus grand calme.

La toile était déjà levée, et son attention se porta tout de suite sur la

scène, quoiqu'il jetât quelques regards furtifs du côté des loges et des galeries. Il aperçut un bras blanc posé sur le bord d'une loge, et il devina, par intuition, à qui il appartenait. Satisfait de savoir où était Hélène, il ne s'occupa plus que du spectacle.

Quand la grotte de corail s'ouvrit, et qu'il vit Béatrice, il demeura un instant comme paralysé.

Une seconde après, il entendit un cri poussé par Hélène, et il devina que, comme lui, elle avait reconnu l'enfant qui était sur la scène.

—C'est elle ! c'est elle ! murmura-t-il. Je jurerais que c'est elle. Cette fois, elle ne m'échappera pas.

Presque au même moment, des cris d'épouvante retentirent de tous côtés.

Il regarda autour de lui. Il entendit les : " Au feu," et il vit les flammes, les étincelles et la fumée jaillir du toit du théâtre.

Il eut formé son plan en une seconde. Il fixa bien ses lunettes contre ses temps, eufonça solidement son chapeau sur sa tête, tandis que les gens passaient près de lui en courant, —serra son manteau autour de sa taille, et, d'un pas résolu, franchit les stalles et les fauteuils d'orchestre.

Il vit les musiciens, tenant chacun son instrument, se battre à qui passerait le premier par l'étroite porte qui conduit sous la scène.

Alors il sauta dans l'orchestre, et de là sur la scène où il chercha à découvrir l'objet de ses recherches.

Des jeunes filles couraient autour de lui, en pleurant, en se tordant les mains, et en l'étourdissant de leurs cris. Il n'aperçut pas Béatrice parmi elles. Soudain une petite fille passa à côté de lui, en entraînant une autre, à qui elle disait :

—N'aie pas peur, ma petite Béatrice, j'aurai soin de toi. Je sais où nous trouverons tes vêtements et les miens.

Vargat regarda ces enfants avec des yeux enflammés. Dans l'une d'elles, malgré son costume de gaze, il reconnut Béatrice de Romilly, ou plutôt, comme il croyait encore, sa sœur.

Elles montèrent rapidement un escalier. Vargat les suivit. Il vit Rose prendre, ensuite, un second escalier, et lorsque l'odeur du bois brûlé arriva jusqu'à eux, il l'entendit s'écrier :

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Quand elle fut en haut de l'escalier, elle tourna à gauche dans un corridor étroit, au bout duquel il y avait une porte qu'elle ouvrit. De l'autre côté était une pièce dans laquelle elle poussa Béatrice.

Elle força son amie à s'asseoir immédiatement sur le plancher, et, sans se donner le temps de respirer, les yeux pleins de larmes elle lui dit :

—Ote ta couronne, chère Béatrice, et je vais te mettre tes bottines. Si tu sortais avec ces souliers, tu attraperais froid à mourir. Mon Dieu ! mon

Dieu ! que j'ai donc peur ! Si nous allions être brûlées vives, je ne me pardonnerais jamais de t'avoir amené dans cet horrible théâtre.

— Je ne crains pas de mourir, répondit Béatrice avec calme.

Vargat était sur le seuil de la porte, où il écoutait. Il se rappelait la voix. Il lui sembla que ses cheveux se dressaient sur sa tête, comme autant de piques. Était-il possible que ce ne fût pas le corps de Béatrice qui avait été enterré dans la chapelle de la Tour-Blanche ?

Il avait vu la figure de l'enfant morte, et il aurait juré que c'était celle de Béatrice. Mais elle était là, palpable, en vie. Il ne pouvait se tromper à son visage et à sa voix. C'était à n'y rien comprendre ; mais il résolut d'avoir l'explication du mystère.

Il jeta un regard dans la direction du feu, et puis il examina les deux jeunes filles avec impatience, car il savait que les moments étaient précieux.

Rose, avec une promptitude merveilleuse, mit ses bottines à Béatrice, et puis chaussa les siennes, en parlant tout le temps.

Mais vous ne voulez pas mourir, chère petite, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

— Je serais heureuse de mourir, répliqua Béatrice, car j'irais rejoindre mon cher père et ma sœur au ciel.

Une exclamation s'échappa des lèvres de Vargat.

— Vous en aller comme cela et me laisser à mon désespoir ! dit Rose. Non, mon amie, vous ne mourrez pas encore, car si quelqu'un brûle ce serait moi et pas vous. Voilà votre chapeau, votre manteau, mettez-les bien vite : et voici vos vêtements tels que je les ai serrés, en deux paquets. Seigneur Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle en apercevant Vargat penché vers elle.

— Je viens vous sauver, dit-il en les prenant chacune par une main. Je suis sûr, mes chers enfants, que, sans secours, vous seriez brûlées. Venez, venez.

— Mais mon père ? cria Rose.

— Je vais vous mener près de lui. Ha !

A ce moment, une quantité de fumée envahit la chambre ; il prit Rose sous un de ses bras et Béatrice sous l'autre, redescendit l'escalier, traversa la scène, posa Rose à terre et s'enfuit avec Béatrice.

Rose courut après lui et s'attacha à ses vêtements.

— Je veux aller avec Béatrice, cria-t-elle ; je ne veux pas la quitter ; je... je ne la quitterai pas !

Vargat se tourna vers elle avec colère.

— Soit ! cria-t-il entre les dents.

Rose étouffait, tant son excitation était grande, et elle n'eut même pas la force de rien dire quand Vargat, se penchant vers elle, ajouta.

— Si tu dis un mot, je te jette dans les flammes et je tue Béatrice.

Lorsque Vargat sortit de la salle, un sergent de ville, voyant qu'il avait deux enfants, se hâta de lui ouvrir un fiacre.

Vargat les plaça dedans, se mit près d'elles et ferma la porte.

— Est-ce que vous nous conduisez chez mon père ? demanda Rose en voyant le fiacre partir.

— Oui, si vous tenez votre langue tranquille, répondit-il ; mais si vous continuez à parler, je vous descends dans la rue et je vous laisse seule.

Rose prit Béatrice par sa robe.

— Je ne descendrai pas sans Béatrice, dit-elle. Cela, c'est sûr.

A continuer.